HAL
open science

Le Dalès de George Sand : penser le Mal par le drame

Amélie Calderone

▶ **To cite this version:**

Amélie Calderone. Le Dalès de George Sand : penser le Mal par le drame. Cahiers George Sand, 2019. halshs-02297133

HAL Id: halshs-02297133

https://shs.hal.science/halshs-02297133v1

Submitted on 25 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le Dalès *de George Sand :*
penser le Mal par *le drame*

Amélie Calderone

[Version auteur]

Le 19 novembre 1857 est représenté à Nohant un drame que l'on ne connaissait jusqu'à présent[1] qu'à travers les Agendas et la correspondance de George Sand : *Le Dalès.* La pièce, en effet, ne fut jamais publiée. Pourtant, il s'agit d'une œuvre conséquente – le manuscrit fait 108 folios –, en trois actes et entièrement rédigée. Elle s'inscrit au cœur d'un tournant résolument mystique abordé par Sand en 1855, suite à la mort brutale de sa petite-fille Jeanne Clésinger. En 1856, Sand dévore avec enthousiasme *Ciel et Terre* de Jean Reynaud, qui développe un système astral original sur lequel il fonde une théorie de la réincarnation. Le mystique et ésotérique *Évenor et Leucippe* (1856), mythe génésiaque personnel faisant œuvre apostolique, s'en inspirera[2]. Au demeurant, Leroux avait dès longtemps initié Sand aux pensées orientales de la métempsycose et à ses idées sur la palingénésie sociale[3] : la découverte de Reynaud et la relecture à la même période de Ballanche ont ranimé une flamme ancienne.

Si l'on sait désormais que la romancière dérobait certaines de ses productions légères de Nohant au public afin de construire son image auctoriale[4], l'on ne peut que s'étonner que *Le Dalès*, pièce aboutie et profondément sérieuse, n'ait pas été imprimée. Près de vingt ans après son premier « drame fantastique » demeuré de papier, *Les Sept Cordes de la Lyre* (1840), l'œuvre apparaît comme une tentative réussie pour parvenir à cette « association du monde métaphysique et du monde réel » qu'ambitionnait en 1839 l'« Essai sur le drame fantastique » ; à cette peinture du « rapport du *moi* au *non moi* », autrement dit, à la figuration de « toute la vie de l'âme[5] » à laquelle Sand aspire depuis longtemps. Bel et bien représenté,

[1] Le manuscrit du *Dalès* était conservé dans une collection privée. Il a été mis en vente le 4 mai 2018 et c'est à cette occasion que nous avons eu le privilège d'y accéder. Il est actuellement en cours d'édition dans le cadre de la parution des œuvres complètes de George Sand, aux éditions Honoré Champion, sous la direction de Béatrice Didier. Je remercie chaleureusement les personnes qui ont autorisé sa consultation.

[2] Pour un éclaircissement au sujet de l'« évolutionnisme réincarnatif » de Sand inspiré de Jean Reynaud, voir la présentation de Claire le Guillou dans George SAND, *Évenor et Leucippe*, Claire LE GUILLOU (éd.), Paris, Champion, 2016, p. 7-24. Pour une approche synthétique des théories de Jean Reynaud, voir Gérard CHALAYE, « "La mémoire des étoiles", George Sand, Jean Reynaud, 1854-1855 », *Revue des amis de George Sand*, n°22, 2000, p. 16-29.

[3] Pierre LEROUX, *De l'humanité, de son principe et de son avenir,* Paris, Perrotin, 1840, vol. 1, XII, 5, p. 271 : « nous nous trouvons être non seulement la suite et, comme on dit, les fils et la postérité de ceux qui ont déjà vécu, mais au fond et réellement ces générations elles-mêmes ».

[4] Voir *Cahiers George Sand*, « Public/Privé. Du fauteuil à la scène médiatique », Olivier BARA et Marie-Ève THERENTY (dir.), n°39, 2017.

[5] George SAND, « Essai sur le drame fantastique », dans Christine PLANTE (dir.), *George Sand critique (1833-1876). Textes de George Sand sur la littérature*, Tusson, Du Lérot, 2007, p. 66. Le vocabulaire de Sand est emprunté à Leroux. Voir l'introduction à l'« Essai » d'Olivier BARA, Michèle FONTANA et Merete STISTRUP JENSEN dans ce volume, p. 53-61.

et avec un succès qui enthousiasma l'auteur, *Le Dalès* semble fragilement parvenir à cette union toute romantique de la matière et de l'idée[6]. Posant à nouveaux frais la question du Mal[7], il met en scène une riche famille de bourgeois peu à peu aliénée par un étrange individu dont la force de fascination indique qu'il est ce « Dalès » maléfique, apportant ruine et misère à quiconque le recueillerait. George Sand donne ici corps à sa pensée théosophique : sans disserter, sans faire usage d'allégories absconses, sans se livrer à une présentation manichéenne mélodramatique, elle pense *par* son drame, et incite dès lors son spectateur à penser. La découverte de ce manuscrit inédit invite ainsi à une relecture de l'ensemble des drames fantastiques sandiens, depuis *Les Sept Cordes de la Lyre* jusqu'à *Lupo Liverani*, en passant par *Le Drac*, ces productions mettant en œuvre des moyens différents pour parvenir à expliquer l'inexplicable et à représenter l'irreprésentable : l'origine et la transmission du Mal dans l'humanité ainsi que les déchirements de conscience qui en résultent. En confrontant diverses hypothèses dans *Le Dalès*, Sand, dans un jeu de miroitements et de contrastes, aborde la question sous ses divers aspects : théologique, moral, philosophique et social. Et elle parvient progressivement à dépasser le doute métaphysique auquel elle aboutit par l'éternel optimisme pragmatique qui la caractérise : l'homme est libre de choisir le Bien, lequel finira par triompher.

Le Mal : une question théologique

Avant toute analyse, il n'est sans doute pas inutile de détailler avec plus de précision l'intrigue du *Dalès*, puisque la pièce n'est pas encore accessible. Dans l'Harlem des années 1650, un riche couple de bourgeois, les Vanbost, confie l'éducation de leur fils Théodore à un savant incompris, maître Abraham. Le vieil homme, volontiers dispensateur d'élucubrations métaphysiques, découvre un étrange champignon sur le pallier de la porte de la maison : il croît reconnaître ce dont se repaît « le Dalès », un être néfaste qu'il a combattu toute sa vie. Au moment où il tente d'en informer la famille qui le croit fou, surgit un étrange personnage blessé, demandant secours : le comte Aldini. Pour Abraham, cela ne fait aucun doute : cet homme n'est autre que ce Dalès qui apportera misère et désespoir à la famille. Ses mises en garde demeurent sans effet : monsieur Vanbost se fait une fierté d'ouvrir sa porte à une personne de qualité et finit même par chasser Abraham de chez lui. Aldini s'assure peu à peu la mainmise sur ses hôtes : il trouve en Vanbost, avide de reconnaissance sociale, un serviteur zélé prêt à tout lui sacrifier ; il débauche Théodore pour l'emmener en secret à un bal ; il tente, encore, de séduire madame Vanbost ainsi que Marguerite – la servante de la famille. Sous ses conseils, la maisonnée mène grand train et au moment où les Vanbost se croient au faîte de leur gloire, ils dégringolent de manière spectaculaire : le banquet qui devait les célébrer se métamorphose en une curée de créanciers. Criblé de dettes, Vanbost est ruiné et emprisonné, tandis qu'Aldini, détenteur d'un véritable pouvoir d'envoûtement des êtres, fait de Théodore l'assassin d'Abraham au moment où le vieil homme veut enseigner à celui-ci le moyen de détruire le Dalès. Le dernier acte s'ouvre après la chute de la famille : miséreux et mal aimés de la ville, ils continuent d'entretenir le comte Aldini à leurs dépens, parasite symbolisé par un énorme champignon indestructible s'épanouissant devant la maison. Théodore est devenu presque fou depuis le meurtre de son maître, mais la situation se résoudra grâce à l'arrivée d'un autre Abraham, venu de Gueldres, neveu du vénérable savant. Lui seul parviendra à conjurer le charme maléfique qui pèse sur les Vanbost. Il leur permettra

[6] Le lien intrinsèque entre romantisme et écriture symbolique est pointé dès 1829 par Leroux dans son article « Du style symbolique » qui paraît dans *Le Globe*.
[7] La majuscule indique l'emploi conceptuel, théologique et philosophique, du terme *Mal*.

de recouvrer un honneur et une richesse respectables grâce à l'invocation du Daïtès, force du Bien antithétique du Dalès.

Les deux personnages d'Abraham sont l'occasion, pour George Sand, de confronter deux types de pensée de l'origine du Mal. Le vieux savant, qui semble initié à connaissances ésotériques multiséculaires, se place dans le domaine de la théologie, en convoquant des récits sacrés :

> MAITRE ABRAHAM. […] Le *Dalès* est un principe de mort qui revêt diverses formes et parcourt une série d'existences toujours maudites. Il entra dans le paradis avec le serpent, et il en sortit avec l'homme et le suivit sur la terre. Il poussa sous la forme d'une plante venimeuse auprès de l'autel de Caïn. Caïn le respira et devint meurtrier. Le sang d'Abel engraina le parasite. Depuis, il s'est toujours nourri du sang des justes, toujours il s'est acharné à dénicher la sève de la vie. Bientôt, il revêtit la forme humaine et poussa de nombreux rejetons qui se répandirent dans le monde[8]. […]

Alors que dans *Évenor et Leucippe* Sand refusait le modèle judéo-chrétien du péché originel et de la chute de l'homme[9], *Le Dalès* se montre plus ambigu. Opérant un syncrétisme entre récit biblique et mythologie personnelle, Sand invite à penser qu'il y eut un Éden non souillé avant que le Mal n'y pénètre. Il faut dès lors en conclure que l'origine de celui-ci est divine et que sa présence sur terre est de toute éternité. Le Dalès est dépeint comme un « principe », susceptible de contaminer tout matière vivante, végétale ou animale, afin de croître et de se perpétuer, y compris sous forme humaine. L'on ne saura certes rien de la possible culpabilité d'Adam et Ève, mais tout porte à croire que, comme Caïn, ils ont été les victimes d'une puissance maléfique les poussant à agir, laquelle se transmettrait au fil des générations.

À cet égard, le récit d'Abraham explicite le fonctionnement de l'intrigue, puisque les Vanbost sont amenés à se perdre malgré eux, sous l'influence irrésistible de leur étrange hôte. Dépossédés d'eux-mêmes, ils sont sous la coupe du comte Aldini dont la puissance paraît sans limite. Monsieur Vanbost le déplore mais, s'il a conscience de son aliénation, il ne parvient pas à trouver la force de s'extirper de l'emprise de son parasite maléfique :

> VANBOST. […] quand je me demande pourquoi je vous ai tant aimé, pourquoi je vous plains encore, pourquoi je me laisse aller à vous écouter encore quelquefois comme un oracle, je crois, le diable m'emporte, que vous m'avez jeté un charme[10] !

C'est en vertu de cette force irrépressible que l'innocent, au sens littéral, Théodore, sera poussé au crime, dans une des scènes cruciales de l'œuvre. Le comte Aldini fait alors croire au jeune homme que son vénérable maître Abraham est le Dalès et qu'il met en danger sa mère :

> LE COMTE. Eh, tu ne peux pas seulement repousser cette main qui retient la tienne ! Tu es cloué là par ton ennemi !
> THEODORE. Ma mère !
> ABRAHAM, *qui a pris les mains de Théodore*. Oui, oui, ta mère ! Mais le Dalès auparavant ! Casse-le ! Détruis-le !
> LE COMTE, *riant*. Il n'en a pas la force !
> THEODORE. Si, je l'aurai ! (*À Abraham.*) Laisse-moi, démon, laisse-moi ! Tiens !... (*Il le frappe.*) Ma mère est sauvée.
> ABRAHAM, *tombant*. Théodore !... malheureux ! Je te pardonne !
> LE COMTE, *sur l'escalier*. Bravo, Théodore ! Tu viens de gagner tes éperons de chevalier !

---

[8] George SAND, *Le Dalès*, I, 14. Précisons que nous n'avons pas conservé la présentation formelle du manuscrit, qui présente les répliques sous formes de dialogues, et que nous n'avons pas non plus reporté les ratures et autres corrections marquant la genèse du texte. Nous livrons ici la version définitive de Sand avec une mise en forme moderne.
[9] George SAND, *Évenor et Leucippe*, éd. cit., p. 13.
[10] George SAND, *Le Dalès*, III, 5.

THEODORE. Qui donc me parle ? Où est-il ? *Regardant Abraham.* Qui donc est là ?... Ah !... Mon maître ! Mon pauvre maître ! (*Il se jette sur son corps en pleurant.*)
LE COMTE, *sur l'escalier.* Ça va bien, très bien[11] !…

Comble de l'ironie, celui qui se veut, étymologiquement, « don de Dieu », ne parvient pas à résister à l'ascendant de cet Aldini diabolique qui « fascine[12] » l'ensemble de la maisonnée. Théodore rejoue ici le meurtre de Caïn tel que l'explique Abraham. À cet égard, Sand renoue avec la vision métaphysique développée en 1840 dans *Les Sept Cordes de la* lyre, où Méphistophélès avait pour rôle d'« exciter au mal » puisqu'il ne pouvait « l'accomplir [lui]-même[13] ». Aldini apparaît comme un nouveau Méphisto, d'autant plus puissant et inquiétant qu'il ne dit pas son nom véritable. Est-ce à dire que *Le Dalès* présenterait la vision désespérée et désespérante d'un Mal inéluctable et irréfragable ? L'optimisme sandien ne saurait l'accepter.

Le Mal ou les vices : une question morale

Quoique la continuité et l'identité des Abraham soit suggérée[14] – le jeune pouvant apparaître comme une réincarnation de l'ancien –, les deux protagonistes s'opposent en ce qu'ils se situent dans des domaines de pensée différents. Pour le dire sommairement, alors que le savant investit les sphères métaphysiques, son neveu s'approprie les réalités du monde physique. Aussi proposera-t-il du Mal une analyse matérielle et réaliste offrant un contrepoint aux propos de son oncle :

LE COMTE, *avec un sang froid glacial et regardant Abraham en face*. C'est le Dalès, n'est-ce pas ?
ABRAHAM. Oh moi, monsieur, je ne crois point au Dalès ! Je crois à la perversité de certains hommes, bien que je ne la comprenne pas[15].

Aux récits mythico-religieux de l'ancien Abraham, font face les affirmations positives et rationnelles de la nouvelle génération. La vision toute terre-à-terre du jeune homme offre un heureux contraste qui ouvre le champ des perspectives s'agissant d'interroger le Mal. Le spectateur est en effet invité à relire modalités d'action du comte Aldini. À y regarder de plus près, le Dalès, si tant est qu'il existe, n'agit pas sur des êtres exempts de tout reproche : il parvient à les manipuler et à les fasciner en exploitant leurs vices. C'est en effet à la faveur de son désir tout moliéresque de reconnaissance sociale que Vanbost accueille pour son malheur le comte Aldini chez lui – charité qu'il refuse dans un premier temps en croyant qu'il s'agit d'un mendiant :

VANBOST. […] Mais, voyons, est-il mort ce pauvre diable ?
MARGUERITE. Eh, M. Vanbost, ça n'est pas un pauvre diable, c'est un seigneur. Ça vous a de la dentelle aux manches et une chaîne d'or au cou !
VANBOST. Un seigneur ? Diable ! Il faut le secourir. Wolf, aide-moi à l'entrer chez nous[16].

---

[11] *Ibid.*, I, 15.
[12] Abraham les met en garde : « Malheureux ! Vos yeux sont fascinés ! » (*Ibid.*, I, 12)
[13] George SAND, *Les Sept Cordes de la Lyre*, Lucienne FRAPPIER-MAZUR (éd.), Paris, H. Champion, 2013, I, 3, p. 60.
[14] Le vieux savant laisse à Théodore une lettre indiquant qu'il reviendra sans doute après sa mort : « L'homme pur et savant peut léguer son souffle, sa volonté, son âme, à un être digne de les recevoir. […] Donc, si tu me voyais apparaître après ma mort, n'aie pas peur de moi ! (George SAND, *Le Dalès*, III, 7). Théodore ne manquera pas de reconnaître par la suite son ancien maître dans le pseudo jeune étudiant venu loger chez ses parents. La ressemblance frappera également les Vanbost et Aldini. Toutefois, le jeune Abraham ne cessera de se présenter comme le seul neveu du savant décédé.
[15] *Ibid.*, III, 14.
[16] *Ibid.*, I, 5.

Mélange de monsieur Jourdain et d'Orgon, Vanbost se laisse manœuvrer et ruiner par un Tartuffe, par seul désir d'ascension sociale. Paradoxalement, le comte saura le lui reprocher : « Oh ! Je ne suis plus dupe de votre amitié, Vanbost ! Je sais très bien que vous ne me retenez que par intérêt[17]. » Aldini profitera de même de la volonté de plaire de madame Vanbost, ou des velléités de plaisirs du jeune Théodore, pour les séduire. Même Abraham d'Harlem, pourtant possiblement « Daïtès » et force du Bien, n'est pas de ces êtres monolithiques insensibles à la gloire attachée à la diffusion de leurs théories scientifiques. Lui aussi fait preuve d'une « trop humaine » vanité qu'exploite Aldini en lui faisant accroire qu'il a oublié le succès dont il a joui :

> LE COMTE. Cependant vous oubliez les grands honneurs qui vous furent rendus en Espagne ?
> MAITRE ABRAHAM. En Espagne ?
> LE COMTE. Sans doute, et à Florence ?
> MAITRE ABRAHAM. À Florence ? Galilée n'a pas voulu me voir, il n'a pas daigné me lire !
> LE COMTE. Quelle erreur est la vôtre ! Il vous serra dans ses bras, il vous consulta sur le pendule établi par lui au sommet de la tour penchée !
> MAITRE ABRAHAM. C'est bizarre que j'aie oublié tout cela[18] !

Et Aldini de conclure : « Vieux fou ! Tu as beau être un sorcier subtil, tu es un homme comme les autres ! »

Le penchant au Mal ne serait-il pas, dès lors, intrinsèque à l'homme ? Le Mal ne serait-il pas consubstantiel et inhérent à l'humanité ? Ne serait-il pas le fruit de la propension de cette dernière à se laisser aller à ses vices ? C'est ce que finit par affirmer Vanbost avec un bon sens tout pratique : « Les mauvais esprits, c'est nous quand nous sommes sots[19]. » Les propos ésotériques du vieil Abraham, le Dalès, ou l'étrange champignon indélogeable, s'offrent alors à lire comme des symboles, des figurations autonomes dans le drame de ce qui est interne à la conscience. Ils sont à interpréter comme des incarnations des prétextes que tout un chacun se donne pour agir mal en toute connaissance de cause, en se persuadant qu'il n'est pas responsable. C'est dans cette perspective qu'il faut saisir les modalités de langage de maître Abraham, qui s'exprime essentiellement par images : « Tandis que vous écrasez soigneusement l'insecte inoffensif qui ne menace que vos fleurs, vous laissez grossir le reptile venimeux qui menace vos consciences[20]. »

Sand, dans *Le Dalès*, réussit enfin ce qu'elle tente depuis le début de sa carrière : elle remplace l'allégorie[21] au fondement des *Sept Cordes de la lyre* par un symbole, plus clair et lisible, ouvrant son drame à la possibilité d'un accomplissement scénique. En d'autres termes, elle parvient à allier matière et idée, afin d'exprimer ce déchirement des âmes qu'ambitionne de représenter le « drame fantastique ». Forte de cette ouverture au symbole, elle met en abyme cette poétique nouvelle dans son propre drame. Aussi voit-on maître Abraham reprocher à Théodore son incapacité à déchiffrer les signes et son aveuglement obstiné, en dépit de mises en garde répétées : « Ne te l'ai-je pas dit sous tous les symboles[22] ? » De même, on verra le jeune Abraham tenir des propos à l'indéniable teneur métadramatique :

---

[17] *Ibid.*, II, 5.
[18] *Ibid.*, II, 3. Originaire de Pise, Galilée est connu pour avoir mené expériences de la chute des corps du haut de la fameuse tour et pour avoir démontré l'isochronisme du pendule après avoir observé les oscillations d'un chandelier de la cathédrale de Pise.
[19] *Ibid.*, III, 10.
[20] *Ibid.*, I, 1.
[21] Les sept cordes, dans le drame éponyme, allégorisaient la complétude de l'âme humaine.
[22] George SAND, *Le Dalès*, II, 13.

ABRAHAM. Voilà un symbole effroyable ! Cet homme autrefois actif et plein de vie a laissé dévorer sa fortune, son honneur et ses joies de famille par un odieux parasite, et le voilà qui admire et chérit, quand même, l'homme et la plante vénéneuse qui sont une vivante image l'un de l'autre[23] !

Avec subtilité, *Le Dalès* suggère lisiblement là où les *Sept Cordes* péchaient par leur ésotérisme, et là où *Le Drac*[24] (1861) proposera une figuration manichéenne simplifiée dans les deux personnages de Bernard : le vrai – le bon et vertueux – et son double maléfique qui finira par être démasqué et chassé.

En jouant des contrastes entre les deux Abraham, Sand semble *in fine* rabattre la question théologique du Mal sur une affaire de morale, celle des vices. Mais il ne faudrait pas interpréter cela comme un nivellement par le bas de ses ambitions idéologiques : *Le Dalès* s'attache à apprécier tous les aspects du Mal et suit un chemin des ténèbres vers la lumière. Parce que le doute métaphysique demeure quant à l'origine de ce Mal insondable, Sand est contrainte d'opérer un déplacement de la question sur le champ philosophique, afin de proposer des solutions pour son éradication.

Le Mal ou l'aliénation : une question philosophique

Donner raison au seul Abraham d'Harlem et considérer que le Mal est extrinsèque à l'humanité impliquerait de refuser à l'homme toute liberté. Sand ne saurait y souscrire. S'il est bien un Mal absolu et scandaleux à ses yeux, c'est cette aliénation de soi à laquelle le comte Aldini conduit tous les êtres dont il manœuvre les consciences. Le protagoniste maléfique opère notamment une « prise de dépossession complète[25] » sur Vanbost, particulièrement visible lorsqu'il s'agit de mettre en scène le futur banquet à la gloire de la famille :

VANBOST. […] À présent, venez-vous m'aider à placer comme il faut les sièges de mes convives ?
LE COMTE. C'est bien aisé. Les plus grandes dames à votre droite et à votre gauche ; les plus grands seigneurs à la droite et à la gauche de Mme Vanbost.
VANBOST. Non ! *Je veux que vous preniez ma place* vis-à-vis de ma femme. C'est vous qui invitez, c'est vous qui recevez. Moi, je n'y entends rien, je ferai quelque sottise[26] !

C'est presque une invite à le remplacer en tant qu'époux que lance Vanbost à son hôte parasite. Il entérine dès lors sa totale aliénation, momentanément du moins, car aux yeux de Sand, il n'est rien de définitif et d'irrémédiable s'agissant des âmes.

Le Dalès contient en germe une idée que formulera plus clairement, sinon plus didactiquement, un drame fantastique à lire plus tardif : *Lupo Liverani*[27] (1869). Faisant suite à son article « Théosophie et philosophie » de 1863[28], l'œuvre se présente comme le « testament théosophique[29] » de George Sand. La romancière entendra alors faire de son

[23] *Ibid.*, III, 12.
[24] *Le Drac* est imprimé en 1861 dans la *Revue des deux mondes*, édité en 1864 dans le volume du *Théâtre de Nohant*, et adapté à la scène du Vaudeville le 28 septembre 1864 avec la collaboration de Paul Meurice. Voir George SAND, *Le Drac, rêverie fantastique en trois actes*, dans *Œuvres complètes, Le théâtre de Nohant*, vol. I, Clermont-Ferrand, Éditions Paleo, 2013.
[25] George SAND, *Le Dalès*, II, 9.
[26] *Idem.* Nous soulignons.
[27] *Lupo Liverani* est édité en 1869 dans la *Revue des deux mondes*, puis recueilli en 1876 dans *La Coupe*, publiée chez Calmann Lévy.
[28] Voir *La Presse*, 1er août 1863.
[29] Catherine MASSON, « *Lupo Liverani*, adaptation du *Damné pour doute* de Tirso de Molina et testament théosophique de George Sand », *Women in french studies*, Volume 5, 2014, p. 117-130.

drame la démonstration qu'« en nous envoyant en ce monde, on nous a pourvus de la *grâce suffisante*[30] » : elle mettra en pièces les théories jansénistes et molinistes. À ses yeux, l'homme est le fruit de ses œuvres, y compris après la mort. Fondamentalement libre, il a toujours la possibilité de faire le choix du Bien, ce qu'exprime avec force le dénouement du *Dalès*. Alors qu'Aldini a incité Vanbost et son serviteur Wolf à tuer le jeune Abraham qui revient avec une cassette pleine d'or en leur faisant croire qu'il est un espion, ceux-ci trouvent en eux la force et la capacité de dire « non » :

> ABRAHAM. Oui, c'est [la cassette] un don de l'ami que vous avez chassé, il m'avait chargé de vous la remettre le jour où vous ouvririez votre porte à un ami véritable ! Quant à toi, infâme, tu vas sortir d'ici !
> LE COMTE. Essaie !
> ABRAHAM. Qu'est-ce donc ? Faut-il croire à la magie ? Mes bras retombent !
> LE COMTE. Tu vois bien que je serai toujours le maître !
> VANBOST. Non, non, sortez d'ici ! Nous voyons maintenant qui vous êtes ! Sortez !
> LE COMTE. Sache, mon pauvre fou, que l'on ne me chasse pas d'une maison que le destin m'a donnée tant qu'il y reste un être vivant !
> MME VANBOST. Mon Dieu ! Nous sommes perdus !
> Abraham. Attendez ! La formule ! Peut-être cèdera-t-il à la formule de maître Abraham !
> LE COMTE. On ne me chassera point ! Tout m'appartient ici. Ces âmes souillées sont à moi !
> VANBOST. Non ! Non ! Nous étions fous !
> LE COMTE. Cette fille m'aime, elle me suivra !
> MARGUERITE. Non !
> LE COMTE. Tu me regretteras, toi, tu me rappelleras !
> VANBOST. Jamais !
> LE COMTE. Celui-ci est à moi, il a versé le sang !
> M. ET MME VANBOST. Sauvez-le ! Sauvez-le !
> THEODORE. Abraham ! Sauve-moi[31] !

Peu importe finalement la nature du Mal – l'on ne saura exactement si Dalès et Daïtès sont des forces surnaturelles, s'il est une part de magie toute fantastique dans leurs actions respectives, ou si Aldini et le jeune Abraham sont seulement des hommes dotés de qualités remarquables antagoniques –, pourvu que le libre arbitre soit conservé et que les consciences puissent se voir désaliénées. Certes, cette libération ne semble possible qu'une fois le fameux champignon maléfique réputé indestructible écrasé par le jeune Abraham. Néanmoins, Abraham insiste sur le caractère non surnaturel de son pouvoir :

> ABRAHAM. Vous comptez enfermer mon âme dans un champignon, comme vous avez cru faire de celle de votre hôte ?
> LE COMTE. Vous avez un esprit délicieux ! Mais essayez donc de vous lever de votre chaise et d'aller briser ce champignon dont vous vous moquez si agréablement !
> ABRAHAM. Ce n'est pas difficile ! (*Il se lève et va briser le champignon. Le comte se lève aussi et reste pétrifié de surprise.*)
> LE COMTE. Qui donc êtes-vous ?
> ABRAHAM. Je suis un homme qui ne vous craint pas et qui vous chassera de cette maison.
> LE COMTE. Vous croyez le pouvoir ?
> ABRAHAM. Oui, sans aucun maléfice[32]…

Si Aldini entend poursuivre malgré tout son œuvre de fascination et d'aliénation (« Cet imbécile […] a détruit l'emblème de mon pouvoir ! Mais ce n'était qu'un emblème, et aucun homme ne peut rien sur moi[33] ! »), le dénouement démentira avec éclat ses certitudes trop vite assénées. Tout se passe comme si le Bien était cette force toute humaine dont font finalement preuve les Vanbost et leurs serviteurs pour faire front à Aldini, au Dalès, au Mal.

---

[30] George SAND, préface de *Lupo Liverani*, dans *La Coupe*, Paris, Calmann Lévy, 1873, p. 120-121, l'auteure souligne.
[31] George SAND, *Le Dalès*, III, 20.
[32] *Ibid*., III, 14.
[33] *Ibid.*, III, 15.

À cet égard, la leçon des *Sept Cordes de la lyre* a évolué : alors que selon le modèle faustien[34] Albertus était sauvé grâce au sacrifice d'Hélène – on y verrait volontiers une forme laïque du dogme de la « communion des saints » –, dans *Le Dalès,* les protagonistes œuvrent à leur propre salut. La puissance lumineuse est en eux, parce qu'ils sont fondamentalement libres. Sand refuse tout déterminisme dans la génération du Mal : Dieu, quoiqu'ici non nommé, ne saurait être sourd à celui qui le choisit, implore son pardon et en appelle sincèrement à être sauvé. Même Théodore, pourtant criminel, sera rédimé. Et ses souffrances n'auront pas été vaines car, dans la perspective sandienne, l'expérience du Mal est formatrice : elle permet une purification des âmes ouvrant la voie à une amélioration de la société.

Une question sociale : éradiquer le mal par le mal ?

Si l'on en croit maître Abraham, au fil de ses réincarnations successives, l'homme, rejouant individuellement le destin du Christ, travaille à sa réhabilitation :

> ABRAHAM. […] N'as-tu pas ouï dire, mon enfant, que certains hommes étaient maudits dès leur naissance pour des crimes commis dans une vie antérieure ?
> THEODORE. Vous me l'avez dit souvent. Dois-je le croire ? Parliez-vous sérieusement ?
> ABRAHAM. Je parlais sérieusement. Quand tu vois un homme vertueux et doux souffrir tous les maux que la nature et la société peuvent lui infliger, ne plains pas cet homme ! Sache qu'il expie ses fautes, qu'il se purifie, qu'il se réhabilite, et que c'est Dieu qui lui envoie la douleur et le courage pour lui faire une meilleure vie après celle qu'il supporte ; mais quand tu vois le vice audacieux et triomphant, plains l'âme qui se réjouit dans la douleur des autres. C'est une âme qui recommence la série de ses vertiges, c'est une âme qui descend encore un échelon vers l'abîme.
> THEODORE. Pourtant, maître, si la vôtre souffre, où est la récompense ? Et si le vice triomphe, où est le châtiment ?
> ABRAHAM. La vertu qui souffre est aidée du ciel. Le vice qui triomphe est abandonné de lui[35].

Sand opère un syncrétisme entre le schéma christique de l'expiation par la souffrance et la théorie de la réincarnation des âmes, tout en souscrivant à un régime de rétribution des bonnes et mauvaises actions. Il en résulte que, paradoxalement, le Mal subi est nécessaire pour faire advenir le Bien et déraciner le Mal prodigué : souffrir rend meilleur. Vanbost exprime cette idée dans un langage plus trivial, lorsqu'il est question d'accueillir le jeune Abraham, alors même que la famille n'a plus de quoi s'acheter à manger :

> VANBOST. Ma femme, écoutez-moi. Je ne crois pas aux Dalès et aux vampires, moi. Les mauvais esprits, c'est nous quand nous sommes sots. Or, j'ai été sot quand j'ai reçu… qui vous savez !... Je ne l'ai point fait par bonté, mais par vanité, parce que c'était un grand seigneur. Ça m'a porté guignon. J'ai été puni de ma sottise. À présent, voilà un étudiant qui ne fera point bruit de ma générosité, car ce n'est qu'un étudiant et personne ne s'occupe plus de nous, si ce n'est pour mépriser et blâmer tout ce que nous pouvons faire ! Eh bien, je veux obliger ce garçon pour lui-même, sa figure me revient, et j'ai dans l'idée que cette fois-ci, ce que je fais là me portera bonheur[36].

L'épreuve du Mal à travers sa soumission absolue au Dalès a conduit Vanbost sur la voie de l'amélioration morale : il y a un avant et un après à son expérience. Dans le thème du double s'enracine le fondement idéologique de la pièce : Dalès et Daïtès, Aldini et Abraham, les deux Abraham, les deux arrivées d'un inconnu dans la maisonnée, les deux fermetures de la grille du portail… Sand construit progressivement et subtilement sa pensée dans un jeu

[34] L'on remarquera que la servante des Vanbost dans *Le Dalès* porte le nom de l'héroïne de Goethe, Marguerite.
[35] *Ibid.*, II, 13. Les propos d'Abraham doivent s'entendre à la lumière de la « philosophie religieuse » de Jean Reynaud, selon laquelle les âmes cherchent leur perfectionnement suivant les lois de la transmigration stellaire : de vie en vie et de monde en monde, elles accomplissent les phases d'un perfectionnement infini.
[36] *Ibid.*, III, 10.

vertigineux de miroitements et de faux-reflets amenant les spectateurs à revoir partiellement leurs certitudes et à tirer des conclusions de ce qu'ils peuvent observer. Vanbost désormais charitable, purgé de toute vanité, redevenu le maître d'une conscience qu'il a épurée et bonifiée, est à présent altruiste. Sa purification morale rend dès lors légitime la jouissance de biens terrestres : il n'est en effet pas anodin que la famille recouvre au dénouement, grâce à la cassette d'Abraham, sa richesse ; ni que le Dalès soit apparu au moment même où Vanbost prévoyait de se retirer des affaires pour se délecter de l'oisiveté. Le champignon, Aldini et le Dalès avaient en effet fait leur apparition dans la maisonnée au moment même où celle-ci s'apprêtait à devenir néfaste socialement – orgueilleuse, égoïste, inutile.

George Sand ne se contente ainsi pas d'une appréhension individuelle du Mal : le renouveau particulier des âmes dans la souffrance est une étape nécessaire à une « palingénésie sociale » digne de Ballanche : la régénération collective se fait en vertu de l'accumulation des rédemptions individuelles. En devenant meilleur, chacun pourvoie au bien de tous, et il n'est que dans cet effort commun que le Mal pourra, « un jour », être éradiqué :

> ABRAHAM, *ferme la grille*. Maudit ! Ton règne finira !
> LE COMTE. Non ! Stupide honnête homme ! Je suis celui qui ne meurt pas, celui qui se rit de vous tous, celui qui durera autant que le monde, je suis la famine et le désespoir. Je suis le *Dalès*.
>
> Scène 21
>
> Les mêmes, moins le comte
>
> ABRAHAM. Mes amis, n'écoutez pas ce blasphème ! Et voyez ! La protection du ciel vous est revenue ! La foi, le travail et la charité chasseront un jour le *Dalès* de ce monde !

La pièce se referme sur une confiance toute optimiste en l'avènement d'un Bien qui, toutefois, ne se fera pas instantanément en vertu d'une théomachie entre Dieu et Diable : il doit se concevoir ici-bas, dans la confiance et la persévérance d'un travail de longue haleine ; dans un effort toujours renouvelé de l'humanité dans ses bienfaisances pour elle-même et vis-à-vis d'elle-même. En attendant, patience, constance et « travail[37] » sont les maîtres-mots pour faire front à ce Mal que *Le Dalès* a exploré sous tous ses aspects.

Fantastique sans spectaculaire, intérieur mais appelant à être incarné, idéologique mais non théorique, *Le Dalès* se présente comme l'unique « drame fantastique » pleinement avenu, tel, du moins, que l'« Essai » de 1839 le rêvait. Instaurant un dialogue continu avec le reste de la création sandienne, il atteste que la question du Mal n'a cessé d'agiter l'écrivaine sa vie durant. En 1857, elle la pense *par* son drame et invite son lecteur à la penser, dans les méandres d'une pièce idéelle mais non idéale, témoignant que le secret de l'alchimie entre matière et idée fut, le temps d'une soirée à Nohant, éphémèrement pénétré.

[37] L'on ne saurait oublier que l'ultime réplique des *Sept cordes de la lyre* est « Allons travailler ! » (George SAND, *Les Sept cordes de la Lyre*, éd. cit., p. 169.)